

BULLETINS

DE LA

GRANDE ARMÉE

EN 1806 ET 1807.

Avec une Carte, dessinée par un Officier français, représentant la plus grande partie de l'Allemagne et de la Pologne jusqu'aux frontières de la Russie, et indiquant tous les lieux mentionnés dans le texte.



STRASBOURG,

Chez F. G. LEVRAULT, Imprimeur-Libraire,
rue des Juifs, N.º 33.

1808.

BULLETINS

DE LA GRANDE ARMÉE.

LETTRE de Sa Majesté l'EMPEREUR et
Roi au Sénat.

SÉNATEURS,

Nous avons quitté notre capitale, pour nous rendre au milieu de notre armée d'Allemagne, dès l'instant que nous avons su avec certitude qu'elle étoit menacée sur ses flancs par des mouvemens inopinés. A peine arrivés sur les frontières de nos États, nous avons eu lieu de reconnoître combien notre présence y étoit nécessaire, et de nous applaudir des mesures défensives que nous avions prises avant de quitter le centre de notre Empire. Déjà les armées prussiennes, portées au grand complet de guerre, s'étoient ébranlées de toutes parts; elles avoient dépassé leurs frontières; la Saxe étoit envahie; et le sage prince qui la gouverne étoit forcé d'agir contre sa volonté, contre l'intérêt de ses peuples. Les armées prussiennes étoient arrivées devant les cantonnemens de nos troupes. Des provocations de toute espèce, et même des voies de fait, avoient signalé l'esprit de haine qui animoit nos ennemis, et la modération de nos soldats, qui, tranquilles à l'aspect de tous ces mouvemens, étoient étonnés seulement de ne recevoir

Dans les textes datés d'octobre 1806, présentés ici, l'Empereur Napoléon Ier proclame la nécessité de réagir aux menées prussiennes tout en rappelant le précédent historique de la défaite de l'armée prussienne en Champagne à Valmy devant les armées de la République. [Le 20 septembre 1792. Notons que Bonaparte était à cette date en Corse occupé à tout autre chose]

2
aucun ordre, se reposaient dans la double confiance que donnent le courage et le bon droit. Notre premier devoir a été de passer le Rhin nous-mêmes, de former nos camps et de faire entendre le cri de guerre. Il a retenti au cœur de tous nos guerriers. Des marches combinées et rapides les ont portés en un clin d'œil au lieu que nous leur avions indiqué. Tous nos camps sont formés; nous allons marcher contre les armées prussiennes et repousser la force par la force. Toutefois, nous devons le dire, notre cœur est péniblement affecté de cette prépondérance constante qu'obtient en Europe le génie du mal, occupé sans cesse à traverser les desseins que nous formons pour la tranquillité de l'Europe, le repos et le bonheur de la génération présente; assiégeant tous les cabinets par tous les genres de séductions, et égarant ceux qu'il n'a pu corrompre; les aveuglant sur leurs véritables intérêts, et les lançant au milieu des partis sans autre guide que les passions qu'il a su leur inspirer. Le cabinet de Berlin lui-même n'a point choisi avec délibération le parti qu'il prend; il y a été jeté avec art et avec une malicieuse adresse. Le roi s'est trouvé tout-à-coup à cent lieues de sa capitale, aux frontières de la confédération du Rhin, au milieu de son armée, vis-à-vis des troupes françaises dispersées dans leurs cantonnemens, et qui croyoient devoir compter sur les liens qui unissoient les deux États et sur les protestations prodiguées en toutes circonstances par la cour de Berlin. Dans une guerre aussi juste, où nous ne prenons les armes que pour nous défendre, que nous n'avons provoquée par aucun acte, par aucune prétention, et dont il nous seroit impos-

3
sible d'assigner la véritable cause, nous comptons entièrement sur l'appui des lois et sur celui de nos peuples, que les circonstances appellent à nous donner de nouvelles preuves de leur amour, de leur dévouement et de leur courage. De notre côté, aucun sacrifice personnel ne nous sera pénible, aucun danger ne nous arrêtera, toutes les fois qu'il s'agira d'assurer les droits, l'honneur et la prospérité de nos peuples.

Donné en notre quartier impérial de Bamberg, le 7 Octobre 1806.

Signé NAPOLÉON.

Par l'EMPEREUR :

Le Ministre Secrétaire d'État,
Signé H. B. MARET.

PROCLAMATION de S. M. l'EMPEREUR et
Roi aux Soldats de la Grande-Armée.

SOLDATS,

L'ordre pour votre rentrée en France étant parti, vous vous en étiez déjà rapprochés de plusieurs marches; des fêtes triomphales vous attendoient, et les préparatifs pour vous recevoir étoient commencés dans la capitale.

Mais lorsque nous nous abandonnions à cette trop confiante sécurité, de nouvelles trames s'ourdissaient sous le masque de l'amitié et de l'alliance: des cris de guerre se sont fait entendre à

4
Berlin. Depuis deux mois nous sommes provoqués tous les jours davantage. La même faction, le même esprit de vertige, qui, à la faveur de nos dissensions intestines, conduisirent, il y a quatorze ans, les Prussiens au milieu des plaines de la Champagne, dominant dans leurs conseils. Si ce n'est plus Paris qu'ils veulent brûler et renverser jusque dans ses fondemens, c'est aujourd'hui leurs drapeaux qu'ils se vantent de planter dans les capitales de nos alliés; c'est la Saxe qu'ils veulent obliger à renoncer, par une transaction honteuse, à son indépendance, en la rangeant au nombre de leurs provinces; c'est enfin vos lauriers qu'ils veulent arracher de votre front. Ils veulent que nous évacuions l'Allemagne à l'aspect de leur armée: les insensés! qu'ils sachent qu'il seroit mille fois plus facile de détruire la grande capitale, que de flétrir l'honneur des enfans du grand peuple et de ses alliés. Leurs projets furent confondus alors; ils trouvèrent dans les plaines de Champagne la défaite, la mort et la honte: mais les leçons de l'expérience s'effacent; et il est des hommes chez lesquels le sentiment de la haine et de la jalousie ne meurt jamais.

Soldats, il n'est aucun de vous qui veuille retourner en France par un autre chemin que par celui de l'honneur: nous ne devons y rentrer que sous des arcs de triomphe. Eh quoi, aurions-nous donc bravé les saisons, les mers, les déserts; vaincu l'Europe plusieurs fois coalisée contre nous, porté notre gloire de l'Orient à l'Occident, pour retourner aujourd'hui dans notre patrie comme des transfuges, après avoir abandonné nos alliés, et pour entendre dire que l'aigle française a fui épouvantée à l'aspect des armées prussiennes!

5
Mais déjà ils sont arrivés sur nos avant-postes. Marchons donc, puisque la modération n'a pu les faire sortir de cette étonnante ivresse: que l'armée prussienne éprouve le même sort qu'elle éprouva il y a quatorze ans. Qu'ils apprennent que s'il est facile d'acquérir un accroissement de domaines et de puissance avec l'amitié du grand peuple, son infirmité, qu'on ne peut provoquer que par l'abandon de tout esprit de sagesse et de raison, est plus terrible que les tempêtes de l'océan.

Donné à notre quartier général à Bamberg, le 6 Octobre 1806.

Signé NAPOLÉON.

Pour ampliation :

Le Major-général Prince de Neufchatel et Valengin,
Signé M.^{al} BERTHIER.

L'Adjudant commandant chef de l'état-major-général,
Signé DUPRAT.

PREMIER BULLETIN.

Bamberg, le 8 Octobre 1806.

LA paix avec la Russie conclue et signée le 20 Juillet, les négociations avec l'Angleterre entamées et presque conduites à leur maturité, avoient porté l'alarme à Berlin. Des bruits vagues se multiplièrent, et la conscience des torts de ce cabinet envers toutes les puissances qu'il avoit successivement trahies, le porta à ajouter croyance au bruit qui se